Claudine NORMAND, Estanislao SOFIA, dirs, *Espaces
théoriques du langage. Des parallèles flous*

Louvain-La-Neuve, Éd. Academia, 2013, 322 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8735>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8735

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 233-234

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Claudine NORMAND, Estanislao SOFIA, dirs, *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8735>

l'absence d'une table des matières qui aurait permis de mieux manipuler le livre de référence, mais cette lacune est en partie compensée par l'index des noms d'auteurs, auquel on aurait bien voulu voir adjoindre un index des concepts cités. Outre son florilège d'exemples, sa longue bibliographie et ses nombreux tableaux, il s'agit d'un ouvrage fascinant, que l'on relira sans doute à plusieurs reprises au fil des années pour mieux en appréhender le contenu, mais aussi, sûrement, pour y puiser l'inspiration d'une démarche d'analyse traductologique idéale. En effet, si la précision avec laquelle Magda Jeanrenaud expose une étude de deux langues spécifiques peut sembler très ponctuelle, l'auteure n'en parvient pas moins à mettre le doigt sur les problèmes universels de traduction. En outre, et c'est assez rare pour être souligné, on prendra certainement un grand plaisir à lire ce texte élégant qui réussit le tour de force d'évoquer tout en légèreté des problèmes plus souvent complexes qu'à leur tour. Le lecteur férù de traduction refermera ce livre passionnant avec un seul regret, celui de n'avoir pas eu le talent de l'écrire lui-même. « Encore un livre sur la thématique de la traduction », certes, mais s'il n'en était qu'un à lire cette année, ce serait celui-là.

Justine Houyaux

Université de Mons, B-7000

justine.houyaux@umons.ac.be

Claudine NORMAND, Estanislao SOFIA, dirs, *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*.

Louvain-La-Neuve, Ed. Academia, 2013, 322 p.

Notre regrettée Claudine Normand est décédée le 4 décembre 2011 (voir l'hommage de Michel Arrivé : <http://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-141.htm>) et il s'agit du dernier ouvrage qu'elle a dirigé et auquel, par une brillante contribution dont elle avait le secret, elle a pu collaborer. L'auteure avait dû s'adjoindre l'aide d'Estanislao Sofia pour achever l'organisation du volume au titre intelligemment oecuménique en dépit de son sous-titre énigmatique. En effet, si l'on comprend aisément l'orientation générale de la problématique, l'indication « Des parallèles flous » intrigue et nuance l'assurance du titre principal. Qu'en est-il dans les faits ? On se trouve là face à un ensemble de onze contributions d'inégales longueurs balayant l'ensemble des sciences du langage, de la linguistique saussurienne à la sémiotique de l'École de Paris. Un ensemble assurément destiné à faire prendre conscience des différents paramètres épistémologiques conférant un statut scientifique aux diverses études dont le langage est l'objet depuis le début du ^{xx}e siècle.

À tout seigneur tout honneur, c'est à Ferdinand de Saussure que, en liminaire, Claudine Normand consacre son étude « Saussure : une épistémologie de la linguistique » (pp. 11-27). Le terme d'*épistémologie* est évidemment anachronique pour Ferdinand de Saussure, et Claudine Normand le savait bien, mais elle montre que l'ontologie négative dont témoigne l'effort du linguiste pour dégager les dichotomies fondatrices de sa pensée du langage est en quelque sorte une approche personnelle de la méthodologie et de la théorie auxquelles doit se soumettre une véritable science du langage. Dans une riche et abondante étude, Estanislao Sofia retrace une « Petite histoire de la notion saussurienne de valeur » (pp. 29-64) et rappelle les différentes interprétations dont ce terme de *valeur* a été l'objet. Ernst Friderik Conrad Koerner (*Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic thought in Western Studies of Language*, Braunschweig, Vieweg, 1973), Pierre Swiggers (« De Girard à Saussure. Sur l'histoire du terme *valeur* en linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature*, I, vol. xx, 1982, pp. 325-331), Sylvain Auroux (« Deux hypothèses aux origines de la conception saussurienne de la valeur linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature*, I, vol. xxiii, 1985, pp. 295-299), Françoise Gadet (*Saussure, une science de la langue*, Paris, Presses universitaires de France, 1987) ont confronté leurs arguments à ce sujet sans qu'il soit possible d'affirmer la validité supérieure d'une de leurs explications. C'est pourquoi, afin d'établir si la notion de valeur a effectivement un fondement économique, l'auteur choisit de revenir à l'abbé Gabriel Girard (*Les vrais principes de la langue française*, Paris, Le Breton, 1747) et à Nicolas Beauzée (« Lexicologie », in : Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert, dirs, *Encyclopédie*, t. 9, p. 451) avant d'aborder Ferdinand de Saussure. Et de conclure sobrement et sagement que le linguiste suisse n'a pas toujours conféré la même *valeur* au terme de « valeur », selon qu'il traite d'un problème de phonologie ou de sémantique. Ensuite, Anne-Gaëlle Toutain choisit d'aborder la question de l'entité sous l'angle du structuralisme (européen) et de la diachronie (pp. 65-86). À ce sujet, elle montre que la lecture structurale de l'opposition *synchroniel/diachronie* modifie considérablement la valeur de cette dichotomie dans l'univers de pensée de Ferdinand de Saussure, puisqu'elle occulte le fondement discontinuiste de cette dernière au profit d'une vision continuiste corrélatrice de la présupposition d'une entité imaginaire panchronique. Ce qui lui permet de poser, *in fine*, la distinction intéressante, quoique à approfondir encore, d'une linguistique, science de la langue, et d'une idiologie, science des idiomes. Dans « Sujet de l'énonciation et ébauche

d'une réflexion sur la singularité énonciative » (pp. 86-128), Valdir do Nascimento Flores soumet la théorie de la subjectivité énonciative telle qu'elle a été formulée par Émile Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, pp. 49-55) à l'épreuve de la psychanalyse lacanienne et propose une ébauche des principes de ce qu'il nomme une syntaxe de l'énonciation remettant en question le statut de l'homme, du locuteur et du sujet. Après ces réflexions, il est naturel de trouver, sous l'intitulé « Un témoin étonné du langage » (pp. 128-172), l'interview que Dominique Ducard a réalisée auprès d'Antoine Culioli. Cette réflexion est capitale pour comprendre le sens, l'intérêt et les fondements épistémologiques sur lesquels se fonde la démarche du créateur de la théorie des opérations énonciatives. En effet, si la linguistique pratiquée par Antoine Culioli est une étude de l'activité de langage saisie à travers la diversité des langues, des textes et des situations, cette linguistique ne peut que se fonder sur la prise en compte du langage comme activité symbolique de représentation dont la finalité essentielle est de combler des hiatus entre le monde existant et les sujets qui le perçoivent. Jean-Claude Coquet prolonge la réflexion impliquant cette double dimension sémiologique du langage et sémiotique de la langue dans son article « *Phusis et logos : un nouveau paradigme linguistique ?* » (pp. 173-184), tout en la faisant dévier des objectifs d'Antoine Culioli par le recours à la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945) très éloignée des fondements philosophiques de la pensée d'Alfred North Whitehead (*Modes of Thought*, Londres/New York, Macmillan, 1938). D'ailleurs, cet article marque un tournant résolument philosophique dans l'organisation du volume puisque la réflexion de Pierre Caussat, « Crise de la raison-logos et invention de la raison-langue » (pp. 187-222), retrace, d'Emmanuel Kant (*Critique de la raison pure*, 1781, Riga J. F. Hartknoch) à Alexander von Humboldt (*Œuvres complètes*, t. III, *Schriften zur Sprachphilosophie*, Stuttgart, 1983 [1960-1981]) en passant par Johann Gottfried von Herder (*Sprachphilosophie*, Hambourg, Heintel, 1960), les tribulations de la rationalité après la révolution copernicienne conférant à la métaphysique toutes les prérogatives d'une science tout en faisant du langage, comme problème, « la croix des philosophes » (p. 220). En miroir à cette analyse, Herman Parret propose une étude historique des théories de la sensation et de la perception qui gouvernent la dialectique de « La raison-langue et la langue-corps » (pp. 223-255) : Johann Georg Hamann (*Schriften zur Sprache*, Frankfurt am Main, Lührkamp, 1967) et

Johann Gottfried von Herder (*Traité de l'origine du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1992 [1772]) sont convoqués pour démêler les rapports complexes de l'esthétique et de la physique dans l'appréhension des phénomènes langagiers. Dans son étude « Grammaire des concepts, opérations sur les notions » (pp. 257-278), Michael A. Soubbotnik exploite la même veine, ou presque, autour de Ludwig Wittgenstein, la théorie des opérations énonciatives et Antoine Culioli, et, s'il a recours en conclusion à la médiation de Jean-Claude Milner (*Introduction à une science du langage*, Paris, Éd. Le Seuil, 1992) et Sylvain Auroux (*La raison, le langage et les normes*, Paris, Presses universitaires de France, 1998), c'est pour mieux souligner que cette théorie est susceptible de deux approches différentes : l'une transcendente, qui conduirait à une philosophie du langage, et l'autre, bien plus empirique, limitée à la substance contingente des langues naturelles. Bien sûr, pour l'auteur, il revient à la sémiotique d'articuler ces deux approches et c'est ce que l'on trouve dans l'article de Sémir Badir : « Sémiotique et langage : une présentation historico-épistémologique » (pp. 279-299). Ce dernier décrit les conditions sous lesquelles – à l'ère du structuralisme dominant – les objets de la communication de masse ressortissent de langages avant de s'interrompre sur un doute : « La sémiotique est-elle véritablement à même de présenter une théorie cohérente du langage, capable de contenir toutes les formes et toutes les manifestations que revêt un tel objet ? ». C'est alors à Driss Ablali d'apporter sinon le point final, du moins le point d'orgue du volume en étudiant un certain « Malaise dans les frontières » (pp. 301-317) à travers l'analyse de l'écart irréductible opposant linguistique et sémiotique en dépit des efforts d'Algirdas Julien Greimas (*Du sens*, Paris Éd. Le Seuil, 1970 ; *Du sens II*, Paris, Éd. Le Seuil, 1983) qui se revendiquait linguiste et épistémologue dans la conduite du cheminement de sa pensée.

Tel quel, le volume peut être considéré comme un bel hommage à la mémoire de Claudine Normand et comme une tentative réussie de sonder, dans l'histoire et au présent, les différentes problématiques scientifiques ayant voulu aligner le fonctionnement des langues sur un modèle de langage fortement imprégné par les opérations conceptuelles de la philosophie. Le lecteur en ressort nécessairement éclairé.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr